

J'n'en avais pas cueilli trois brins,
Qu'un rossignol vint sur ma main. ...

—Un président à mortier, un garde des sceaux
avec des bouffons!

—Pourtant...

—Bouffon, vous-même, monsieur Ernest.

...Qu'un rossignol vint sur ma main.
Il me dit trois mots en latin...

Le président à mortier continuait bien ses objections. Mais Pierre cessa tout à fait d'y prêter l'oreille pour écouter les trois mots latins du rossignol. Il avait tout doucement soulevé la tenture, et par une fente il regardait dans le salon. Ces figures d'enfants qui tournoyaient étaient reluisantes de fraîcheur, mais pleines de gravité : visiblement ils s'appliquaient.

...Il me dit trois mots en latin,
Que les hommes ne valent rien...

Donnant la main aux deux plus petits, animant la ronde et entonnant les couplets, la Petite Mademoiselle rayonnait d'une joie de maman qui sait amuser ses bébés.

...Que les hommes ne valent rien
Et les garçons encor bien moins...

L'imprudente portait la robe de sa première apparition, cette robe de mousseline blanche brodée de fleurs roses et mauves aux mille reflets nacrés de l'hortensia : mais peut-être cette toilette avait-elle fini sa saison.

...Et les garçons encor bien moins,
Des dames il ne me dit rien...

Pierre, dans ce chœur de voix frêles, distingua bientôt celle de la jeune fille, plus franche et mieux timbrée, et il se recueillit pour n'entendre qu'elle.

...Des dames il ne me dit rien,
Mais des d'moissell's beaucoup de bien.
Gentil coqu'licot, Mesdames,
Gentil coqu'licot nouveau...

Comme il avait raison, ce rossignol qui parlait latin, de dire beaucoup de bien des demoiselles! Celle-ci qui entraînait toute la chaîne des petits garçons et des petites filles, brochette d'oiselets caquetant et piallant, n'était-elle pas adorable?

Mais il fallait le lui dire. C'était le dernier couplet de *Gentil coqu'licot*. La chaîne se rompit et se dispersa dans le salon. Par les fenêtres, les arbres du jardin menaçaient d'entrer : on eût dit que de leurs branches secouées étaient tombées toutes ces chansons. Cependant Mlle Jacqueline, qui poursuivait une fillette, courait vers la tenture. Deux pas encore, elle démasquait le traître. Aussitôt Pierre Savernay déserta son poste, ouvrit une porte du corridor, trouva un escalier et le dégringola.

"On ne demande pas la main d'une jeune fille devant tout un peuple", se disait-il pour excuser son manque d'héroïsme...

En province il arrive—mais rarement—que les mauvaises langues perdent leur latin. Le rossignol qui retrouve les objets perdus l'emporte dans les bois pour l'apprendre ensuite aux petits enfants :

Il me dit trois mots en latin,
Que les hommes ne valent rien,
Et les garçons encor bien moins.
Des dames, il ne me dit rien,
Mais des d'moissell's beaucoup de bien.

III

LA GRANDE MADEMOISELLE

Soit qu'il eût conscience d'un anachronisme, soit qu'un travestissement suffise à nous détourner de la vie présente et à nous communiquer une âme ancienne, M. Lugagnan, déguisé en Matthieu Molé, abandonna le *Temps* et le *Journal des Débats*, dont la lecture retenait mal son attention tandis qu'il humait l'arôme de sa tasse de café bouillant et se gargarisait ensuite à petites gorgées satisfaites avec son breuvage favori. C'était Matthieu Molé au repos, ses grands traits dilatés sous une perruque raisonnable sans cadenettes, serpenteaux ni bouffons. Mais il gardait un air imposant dans son costume d'apparat, et, quand ses lèvres s'agitaient, il semblait prononcer des mots historiques. En réalité, il se tenait immobile par un surprenant effort d'énergie et s'adressait à lui-même des exhortations.

"Ne bougeons pas. Car il nous faudra supporter sous le soleil ce mélange pesant de fourrure et de velours."

Septembre avait réservé l'une de ses plus belles journées à la fête que donnait la marquise d'Alégory : les vergers et les vignes en profitaient, et les campagnards, et les citadins. Lorsque le mélancolique automne laisse deviner sa venue aux cieux plus pâles, aux bois plus dorés, la nature et les hommes comprennent enfin la douceur de l'été et se hâtent de cueillir les dernières caresses du soleil.

Par l'une des fenêtres du cabinet de travail qui ouvrait sur un fond d'arbres, la lumière entraînait sans crainte, presque avec indiscrétion, envahissait les bibliothèques, inondait les vieux portraits, animait jusqu'à la poussière. L'autre croisée, fermée par un store, réservait dans la pièce un coin d'ombre où le président à mortier s'immobilisait péniblement devant une table chargée de livres. Tout à coup, la vue des journaux qui traînaient l'irrita : il les saisit et les pétrit de ses mains avant de les jeter, réduits à rien, dans la corbeille à papier. Ayant ainsi rétabli un ordre convenable, il feuilleta divers volumes qui, tous, avaient trait à la vie française au dix-septième siècle.

La table était grande et fort encombrée. Le successeur de Matthieu Molé, qui avait une longue pratique des affaires, se documentait avec soin. Il ne consentait à se distraire qu'avec érudition, et traitait une parade mondaine comme un dossier que l'on compulse méthodiquement. La fête de la Fronde échauffait sa verve savante. Ces dames de la société qui prenaient tout d'abord l'histoire à la légère et prétendaient l'accommoder